

RENCONTRES NATIONALES 2005 DES DELEGUES DIOCESAINS A LA SOLIDARITE
Intervention du Père Etienne Grieu

Solidarité : un rendez-vous crucial pour les communautés chrétiennes

On m'a demandé d'apporter une contribution pour une réflexion théologique sur ce qui se joue dans l'engagement solidaire. Autrement dit, quel est le rapport entre solidarité et don de Dieu, on pourrait même dire, entre solidarité et vie divine. Excusez moi de faire un pareil raccourci ; mais il me semble qu'il faut poser la question ainsi, tout simplement parce que dans beaucoup de têtes de chrétiens, ce point n'est pas toujours très clair. Et puis, selon la façon dont on y répond, il se pourrait que cela donne lieu, sur le terrain, à des mises en œuvre différentes.

C'est donc la démarche que je vous propose. Elle comporte deux temps :

1- Poser la question : pourquoi ce souci de la solidarité ? Comment pouvons-nous en rendre compte dans la tradition qui est la nôtre ?

2- En fonction de la réponse à la première question : réfléchir sur les formes que cela peut prendre. Cela permettra de toucher directement le thème de la rencontre : « La solidarité dans le diocèse, c'est l'affaire de qui ? »

I- Pourquoi la solidarité ?

Voilà une question qui peut paraître un peu inutile : la solidarité, cela ne fait-il pas partie des réflexes élémentaires grâce auxquels nous nous reconnaissons humains ; n'est-ce pas tout simplement une composante de notre humanité ? Sans elle, ne perdons nous pas une part essentiel de ce qui nous fait humain ? Dès lors, la solidarité n'est-elle pas une nécessité pour nous, pour un vivre ensemble qui ne soit pas trop déshumanisé ? Dès lors, est-il vraiment nécessaire de se poser cette question « pourquoi la solidarité ? »

Malgré cela, je crois utile de se la poser et d'y répondre aussi à partir de notre propre tradition (chrétienne). Parce que ce qui nous semble à nous évident ne l'est peut-être pas pour tout le monde. Peut-être que le terme de « solidarité » évoque pour pas mal de gens, aujourd'hui, quelque chose de *fatigant* : quelque chose comme un devoir, qui vient se rajouter par dessus le marché, en plus de tout ce que nous avons déjà à faire. Cela, d'autant plus, que nous avons peut-être de plus en plus *conscience de nos fragilités* (je laisse de côté la question du pourquoi de cette conscience, qui en soi demanderait toute une réflexion). Nos références seraient plutôt proches des héros des films de Woody Allen, pas toujours très assurés, remplis de questions et de problèmes, n'ayant pas beaucoup de liberté pour s'occuper des autres (cela donne lieu parfois à ce type de réflexion : « j'ai suffisamment de problèmes avec moi-même ; comment pouvoir en plus m'occuper de ceux des autres ? »).

Dans ce contexte, les promoteurs de la solidarité apparaissent parfois comme des gens admirables mais un peu exceptionnels. Comme ces grands héros d'autrefois, dont on a entendu conter les exploits, mais dont on se demande, finalement comment ils faisaient. Où trouvaient-ils cette énergie ? Je force sans doute le trait, mais il y a là quelque chose de vrai.

Voilà donc une première objection à la promotion de la solidarité. Il y en a une autre qui nous concerne plus directement, nous les catholiques : le nombre de ministres ordonnés, grosso modo, est en passe d'achever sa division par dix (là où ils étaient 10 après guerre, il n'y en aura bientôt plus qu'un). De quelque manière qu'on lise cela, il faut bien reconnaître que nous sommes devant une crise profonde, qui ne peut pas ne pas toucher les structures mêmes de l'Eglise. Dans l'immédiat, c'est un

peu la panique, et comme tout groupe social en diminution, nous avons beaucoup moins d'énergie pour des initiatives nouvelles, nous sommes travaillés par une tendance à nous recentrer sur nos valeurs sûres, sur ce qui correspond à une demande claire de la part de ceux qui nous sont familiers. Cela voudrait dire, je crois, recentrage sur le religieux explicite et bien clair. Tout le reste, ce sont un peu comme ces succursales déficitaires dont la maison mère a tout intérêt à se débarrasser au plus vite si elle veut survivre.

Voilà donc l'avenir qui nous serait promis par une vision marketing de l'Eglise. Evidemment, dans ce contexte, la solidarité est un luxe qu'on ne peut plus se payer. On l'entend d'ailleurs parfois explicitement de la part de chrétiens : *qu'est-ce que nous allons faire dans le social ? Qu'est-ce que ça rapporte à l'Eglise* (en terme de nouveaux participants, d'énergies nouvelles, etc.) ? Nous savons bien que l'engagement social n'est pas le lieu pour faire du prosélytisme ; cela revient donc en gros, à une dépense d'énergie à perte. Alors, quel intérêt ? Il n'y a pas que du cynisme là dedans ; *cela traduit parfois tout simplement l'épuisement de chrétiens et de pasteurs* qui ne savent plus où donner de la tête. Et puis, je me demande si cela ne nous invite pas aussi à reformuler notre manière de rendre compte de ce choix de la solidarité. Je m'explique.

Pourquoi ce choix de prendre soin de ces liens de solidarité ? Il se pourrait que, spontanément, beaucoup de chrétiens qui y croient répondraient de la manière suivante : « je suis chrétien, cela me donne des valeurs, qui me poussent à prendre au sérieux la solidarité ». Dans ce schéma, il y a tout d'abord la foi, ensuite, dans un 2^e temps (un fruit de la foi), des valeurs, et enfin, dans un 3^e temps, l'engagement. C'est un *schéma en cascade*. L'engagement vient en bout de ligne ; en lui même il n'est *pas un lieu source pour la foi*, il en est simplement une conséquence, un lieu d'application. Si l'on fonctionne selon ce schéma, dans nos têtes, eh bien, *la solidarité restera un appendice à la vie de l'Eglise*, un lieu où l'on dépense de l'énergie sans en recevoir, bref, quelque chose de fatigant.

Voilà pourquoi il me semble qu'il nous faut reprendre cette question « pourquoi la solidarité ? ». Je le ferai en parlant d'abord, à un niveau anthropologique, puis dans un second temps, théologique.

A) Trois expériences cruciales

A un premier niveau (anthropologique), je propose de montrer en quoi, à travers le thème de la solidarité, nous touchons des questions élémentaires de notre humanité. C'est une manière de déployer un peu ce que j'affirmais au départ en résumé : si nous perdions la solidarité, nous cesserions d'être humains.

- **Se laisser toucher** (cf. « tu ne te déroberas pas » Deut 15)

Voici donc un premier type d'expérience élémentaire qui se rapporte à la solidarité. Celle-ci, en effet, commence souvent par un événement : nous sommes saisis aux entrailles par ce qui arrive à quelqu'un que l'on connaît, nous sommes touchés par un récit, par un visage, par un appel ; ou encore, nous sommes indignés, révoltés, face à des situations que nous trouvons inacceptables, et nous sentons que là, il se joue quelque chose de crucial : si l'on tolère des choses comme cela nous perdons quelque chose de nous-mêmes. Ce peut être aussi tout simplement le coup de cœur (téléthon, tsunami, tremblement de terre) : tout d'un coup, on se sent proche de personnes qui souffrent.

Dans le « se laisser toucher », finalement, que se passe-t-il ? Je fais l'expérience de n'être pas seul au monde, de découvrir des êtres dont je me sens proche, si proche que je suis affecté en moi-même de ce qui leur arrive. C'est comme un rappel : tu n'es pas enfermé en toi-même. Voilà une expérience précieuse dans une société très marquée par l'individualisme, où l'on nous répète que nous sommes responsables de nous-mêmes, chargés chacun de construire sa propre identité. Il se pourrait

que cette émotion, ce compassionnel dont on peut facilement se moquer, constitue une sorte de mécanisme de défense contre l'isolement qui menace.

Quand on se laisse toucher, les portes de ces enfers sont tout à coup rouvertes, et chacun sent que c'est bon, que c'est vital : des passages vers les autres s'ouvrent, ce sont des passages vers la vie, la vraie vie. Voilà qui fait partie des expériences humaines élémentaires ; pas besoin d'être chrétien pour vivre cela ; mais quand on est chrétien, cela peut rappeler quelques souvenirs. Par exemple, Jésus remué au plus profond par la vision de la foule Mc 6,34, 8,2 et Mt 14,14 ; le verbe employé « esplankhnisthè » (littéralement : « pris aux entrailles ») se retrouve aussi lorsque des aveugles l'appellent à l'aide (Mt 20,34) ainsi que dans la parabole du bon samaritain « il fut ému de compassion » (Lc 10,33). Brusquement, je perçois que ce qui arrive à l'autre rejoint au plus profond ce que je suis. Voilà un premier trait pour caractériser la solidarité.

- Prendre soin des liens

Cette première expérience ouvre des portes. Mais celles-ci sont sans cesse à rouvrir ; car les portes ont souvent tendance à se refermer, même quand on est très actif dans la solidarité. C'est alors qu'un deuxième type d'expérience peut venir prendre le relais : le souci des liens. Il s'agit ici, de l'établissement d'un certain type de rapports : on se connaît, on a fait un bout de route ensemble, désormais quelque chose nous relie que rien ne peut effacer. Je ne peux pas faire comme s'il n'existait pas. Ces liens ont quelque chose de non révocable, de non conditionnel.

Le premier lieu où l'on apprend ce type de liens, c'est la famille : je suis fils ou fille de mes parents, et quoiqu'il arrive, ce lien demeure. Même s'il est nié, il est encore à l'œuvre. Mais nous avons d'autres occasions de bénéficier de ce type de liens : lorsque nous avons été aidés par des éducateurs, des amis, ou même des institutions. Le point commun entre ces différents acteurs, c'est qu'ils m'ont appelé à l'existence. Si nous tenons debout dans l'existence, c'est parce que nous y avons été appelés, et cela, non pas ponctuellement, mais pas des liens d'un certain type : non soumis à condition, non révocables en cas de mauvais résultats, bref, qui ont quelque chose de définitif (même si, bien sûr, ils peuvent avec profit s'accompagner de relations contractuelles). Bref, il s'agit des liens de confiance.

Ces liens ne sont pas forcément visibles, ils ne sont pas là sans cesse à se faire entendre, à se rappeler à notre souvenir, ils sont discrets. Raison de plus, il me semble, pour ne pas les oublier.

Ces liens sont en effet très précieux ; ils comptent peut-être aujourd'hui parmi ceux qui sont le plus mis à l'épreuve. Dans notre ambiance culturelle, beaucoup de choses nous incitent à les oublier pour se concentrer uniquement sur des relations contractuelles qui peuvent s'interrompre à tout moment, et nous laisser seuls, avec cette impression de ne pouvoir compter que sur soi-même (cela dit, la question que ces liens portent est loin d'être éteinte, comme en témoigne par exemple l'importance du thème de la filiation par exemple au cinéma). Si ces liens étaient négligés, cela pourrait être grave, car ce sont eux qui nous permettent de tenir debout dans l'existence. Sans eux, nous nous effondrions, nous sommes dans le vide (on parle alors de déliaison : les liens essentiels, ceux qui nous portent dans l'existence, font défaut). Négliger ces liens conduirait aussi à renoncer à donner la vie et à inscrire quelque chose de définitif dans l'histoire : car sans liens de ce type, rien ne naît, rien ne tient. Il n'y a plus que des éléments furtifs, qui s'assemblent et se défont aussi vite (dans la Bible on en parle comme de « la paille balayée par le vent »).

Ce que j'avance ici concernant ces liens ne vaut pas uniquement pour les rapports interpersonnels ; cela vaut aussi à l'échelle de la vie collective et ils peuvent être mis en œuvre aussi par des institutions (par exemple l'école, le système de sécurité sociale, les systèmes d'assurance, etc. à chaque fois il ne s'agit pas d'appartenance contre prestations : un enfant est inscrit à l'école quelque soit sa nationalité, ses résultats scolaires, les moyens financiers de sa famille, etc.).

Ces liens peuvent être vécus et investis de différentes manières ; chacun les habite avec son histoire ; on peut se bagarrer avec eux, les trouver étouffants, ou trop lâches, on peut éprouver la

difficulté à en tisser de nouveaux, sentir la douleur de cassures qui les affectent. Bref, il n'y a pas qu'une seule manière de les vivre. Voilà qui invite aussi à écarter une vision idyllique de ces liens : ils sont en général très « chargés » et parfois lourds à porter. Mais en tout cas s'ils n'existaient pas, nous ne tiendrions pas debout trois jours. C'est pourquoi nous sommes appelés à les reconnaître, et à en prendre soin.

L'engagement solidaire consiste peut-être en grande partie à prendre conscience de l'importance de ces liens, et à décider d'en prendre soin, là où l'on est : les alimenter, les laisser se développer. Le caritatif, dans cette perspective, est beaucoup plus qu'une question de cœur ; c'est aussi une question d'engagement dans la durée et d'intelligence.

- Un dépouillement

J'aborde maintenant le troisième trait que l'on peut associer à l'engagement solidaire : l'expérience du dépouillement. En effet, s'engager sur ce chemin peut amener jusqu'où nous ne pensions pas aller. Souvent dans notre imaginaire, il y a un héros qui sommeille. On aimerait bien triompher de quelque chose, d'un mal auquel on s'affronterait. Le mal, alors, est vu comme étant extérieur à soi. Or, dès que l'on se met en route avec des personnes très démunies, on découvre que c'est un tout petit peu plus compliqué que cela. Les choses bougent beaucoup plus lentement que ce que l'on espérait. On découvre des pesanteurs, des freins, des blocages autrement lourds que ce que l'on avait imaginé. Ceux avec qui l'on a établi ces liens ne sont pas transformés en un clin d'œil, et souvent, et peut-être même, toujours, il nous faudra accepter qu'ils puissent ne jamais guérir. De tout le bien que l'on pensait faire et mesurer rapidement, il ne reste vraiment pas grand chose. Alors, voyant cela, on peut certes reporter tout son effort sur les structures et les institutions, qui elles, sont susceptibles de bouger de manière visible. Là au moins, on peut avoir une impression d'efficacité. Mais je ne pense pas que ce soit l'essentiel.

Il se joue, je crois, quelque chose de très important dans cette durée avec des personnes démunies. Il se pourrait que finalement, le bénéfice soit d'un autre ordre que ce que l'on pouvait au départ imaginer. Chacun, au fil d'une histoire partagée, risque d'en ressortir transformé, dépouillé ; il est convoqué à l'abandon de ces recettes. Il se retrouve pauvre : démunie, ne sachant pas quoi dire, ni comment se situer. Mais en même temps, j'espère qu'il aura trouvé la joie et le vrai bonheur de se sentir accueilli comme il est. C'est en effet une très grande joie que d'être accueilli par les plus démunis. Dans cette expérience, on s'aperçoit que toute la recherche de reconnaissance, de brillance, n'est d'aucune utilité. La joie et le plaisir de la rencontre n'en ont aucun besoin. C'est une expérience de découverte de la vraie vie.

Voilà qui peut conduire à une certaine simplification ; j'ai vu de quel côté se trouve la vraie vie : pas du côté de mes rêves de réussite, mais plutôt du côté de ces liens que l'on a gardés malgré tout. Là, je suis irrigué par la vraie vie. Bref, à travers l'expérience du dépouillement, peut s'effectuer aussi un discernement (permet de laisser tomber ce qui est inutile, superflu, encombrant, et au contraire de trouver le chemin de la vraie vie).

C'est aussi une expérience où l'espérance est mise en route : je continue, pourquoi ? Parce que je ne peux pas faire autrement, à cause des liens de fidélité ; je ne sais plus du tout si ça va produire quelque chose de visible ; ce n'est plus cela qui est important ; mais c'est cette expérience des liens vivants qui est porteuse d'une promesse.

Cela, une personne peut le faire, mais aussi (et surtout) un groupe, une communauté chrétienne, et je dirais même un diocèse.

*

Ces 3 rendez-vous (se laisser toucher, prendre soin des liens, vivre un dépouillement), je les ai mentionnés dans cet ordre, mais on n'est pas obligé d'y voir une progression qui serait toujours de ce type. Tout est sans cesse à reprendre depuis le début ; c'est toujours à rejouer.

Ce sont, je crois, des appels adressés à toute personne. Il n'y a pas des gens qui auraient un charisme spécial pour cela ; cela fait partie de notre condition humaine. Je remarque au passage qu'il s'agit moins de choses à faire que d'attitudes, de manière de voir et d'avancer dans l'existence. C'est pourquoi il faut y voir non pas une activité épuisante, mais une expérience une source de vie.

Cela dit, il est important d'ajouter que ces trois types d'expériences élémentaires peuvent se mettre en musique de bien des manières ; il est même indispensable qu'ils donnent lieu à une multitude d'interprétations possibles ; chacun le vit à partir du lieu qui est le sien, de sa situation, et même, de ses intérêts particuliers. Il s'engage sur ce terrain avec tout cela. Il est donc tout à fait logique et normal que l'on retrouve sur ces chantiers de la solidarité différentes sensibilités, notamment politiques. Ce qui est intéressant, c'est qu'elles se rencontrent et, peut-être, trouvent une manière un peu différente de se rapporter les unes aux autres, à partir des questions auxquelles elles sont confrontées.

B) Conduits au cœur de la foi

Par ce type d'expériences, nous sommes, j'en suis persuadé, conduits au cœur de la foi. Je dis cela pour bien souligner qu'avec la solidarité, nous avons affaire à un lieu source pour la foi, pas seulement sur un lieu d'application. Voilà qui fait voir une autre manière possible de concevoir la solidarité différente du schéma en cascade précédemment évoqué. On pourrait parler d'une vision davantage sensible à la sacramentalité qu'à l'éthique (cela dit, il ne faudrait pas prendre prétexte de cela pour faire fi de la dimension éthique : celle-ci ne doit pas être oubliée ; simplement, elle doit être complétée par une approche sacramentelle, qui souligne que lorsque je vis quelque chose avec mon frère ou ma sœur oubliés, j'ai rendez vous avec le Christ).

Au fur et à mesure que je les ai présentées, vous avez pu entendre résonner en vous, je pense, beaucoup d'analogies avec ce que l'on découvre dans les évangiles.

La mise au large brusquement ressentie lorsqu'on fait l'expérience de se laisser toucher ; voilà qui permet de sortir d'un imaginaire où je pense me donner la vie à moi-même, c'est-à-dire, tout simplement, prendre la place du donateur, prendre la place de Dieu, du Dieu Père. Voilà qui n'est pas sans analogie avec *l'expérience du salut* ; quand notre cœur s'ouvre, il y a quelque chose d'une liberté nouvelle qui m'est donnée, je suis mis au large, sauvé de l'enfermement.

La prise de conscience de l'importance des liens qui nous font tenir debout dans l'existence, c'est la découverte de *ce qui me donne la vie*. Voilà un chemin très concret pour comprendre qui est Dieu : il est celui qui me fait tenir debout dans l'existence, et je peux le comprendre à partir de tous ces liens dont je bénéficie. Je découvre par là son amour non conditionnel. On peut y voir l'œuvre de l'Esprit.

L'expérience du dépouillement, qui est aussi discernement de la vraie vie n'est pas sans rappeler ce qu'a vécu le Christ lui-même : pour maintenir les liens avec nous, il est allé jusqu'à s'exposer sur la croix, à la violence, aux humiliations, à une mort qui cherche à détruire plus que la vie. Il l'a vécue de manière absolument radicale. Or, il n'est pas resté prisonnier de cette puissance destructrice ; il est revenu nous visiter, nous donner le pardon, la paix, et nous envoyer partager cette nouvelle extraordinaire : la vie, la vraie vie, n'est pas du côté de ce qui peut être soumis à la violence et la destruction, elle est du côté de ce lien d'amour qui lui, ne peut être détruit. Chaque fois que nous faisons l'expérience de ce dépouillement, *nous entrons dans la pâque du Christ*. Nous bénéficions de ce chemin qu'il nous a ouvert.

Remarque : j'ai parlé du Dieu Père, de l'Esprit, et du Fils. Il y a là une dynamique trinitaire. Voilà pourquoi l'on peut dire que nous sommes vraiment conduits, à travers l'expérience de la solidarité, au cœur de la foi.

On pourra dire : tout cela est bien joli, mais sur le terrain, on ne le vit pas toujours ainsi. C'est vrai ; pour reconnaître qu'il est question de Dieu, et du cœur de son message, je crois que cela demande un petit travail : je veux dire que même si on en bénéficie, on ne le reconnaît pas toujours spontanément ; cela suppose, je crois, d'en parler, de relire de temps en temps ce qui nous est arrivé, pour pouvoir y nommer les différents ingrédients que j'ai signalés (il y en a sans doute bien d'autres aussi) : comment notre cœur est ouvert, et comment il s'en trouve de nouveau mis au large ; comment on découvre ces liens qui nous portent mutuellement à l'existence, et qu'on choisit d'en prendre soin, comment on vit ce dépouillement qui nous conduit à la vraie vie et nous fait relativiser bien des choses.

Pour que tout cela s'enracine dans la conscience des communautés chrétiennes, cela suppose que ce soit un point d'attention dans la vie de la communauté (et donc, qu'il soit porté par des chrétiens de la paroisse, et si possible, aussi des pasteurs). Ce point d'attention peut amener à ouvrir ses yeux et ses oreilles, de sorte que la Parole de Dieu, la célébration des sacrements ne résonnent plus tout à fait de la même manière, ou du moins que les chrétiens puissent être aidés à y reconnaître que ces rendez-vous sont aussi des rendez-vous de la solidarité.

Ce qui est en jeu dans tout cela, concerne en effet l'ensemble de la communauté chrétienne, et je dirais aussi l'ensemble d'un diocèse. Ce n'est pas un secteur spécialisé, mais cela fait partie de l'essence même de l'Eglise : avec le rapport Coffy, puis dans la lettre aux catholiques de France, de 1996, les évêques de France ont rappelé les éléments essentiels de la vie de l'Eglise¹. De même que la *communion* concerne toute l'Eglise, de même que le *témoignage* concerne l'Eglise dans tous les aspects de son existence, de même, la *diaconie* est bien l'affaire de toute l'Eglise. Elle doit passer dans sa structuration et sa vie ordinaire au point d'engager à un « style », une manière d'être qui soit reconnaissable (un peu comme on peut reconnaître un tableau d'un grand maître au premier coup d'œil). *Nos diocèses et nos communautés sont appelées à prendre ce style diaconal.*

Quels seraient les éléments de ce « style diaconal » ? Les trois rendez-vous que j'ai mentionnés en font partie : se laisser toucher, prendre soin des liens, se laisser dépouiller. Plus largement, on pourrait dire qu'un « style diaconal » signifierait que peu à peu, toutes les relations que les communautés et les chrétiens vivent, sont imprégnées d'Évangile : qu'elles sont en attente du Christ, tournées vers lui, et donc imbibées de sa logique, de ses réflexes à lui (noter bien que ce n'est pas une question uniquement de décision, car ce sont jusque nos réflexes qui sont en attente d'Évangile ; bien entendu, on ne peut les changer comme on change de vêtement, c'est pourquoi cela suppose de le demander à Dieu et de le lui redemander sans cesse).

Si cela semble trop abstrait, ou trop facilement spirituel, j'ajoute des éléments plus concrets : quand on prend au sérieux ce style diaconal, un certain nombre de rendez-vous nous attendent. Il s'agit des relations dans lesquelles on ne peut pas envisager un rapport donnant-donnant. Des relations, donc, particulièrement révélatrices d'une logique évangélique. Je vois ici trois figures concrètes : *les pauvres* (parmi eux, il y a aussi les malades, et les étrangers qui sont sans droit ou sans liens), parce qu'ils ne peuvent pas me rendre ce que nous allons engager pour eux, du moins, pas sur le mode que nous pourrions attendre. Je mettrais aussi *les enfants*, les petits, (et aujourd'hui il faut ajouter les adolescents, qui sont souvent plus difficiles que les petits). Et enfin, celui qui prend au sérieux ce style diaconal a également rendez vous avec ses *ennemis* (non pas parce qu'ils ne peuvent

¹ Entre les deux textes, il y a une différence ; le rapport Coffy parle de trois éléments qui sont coextensifs à la vie de l'Eglise, *koinonia* (communion), *marturia* (témoignage), et *diakonia* (service). A cela, il faut ajouter la *leiturgia* (la célébration), qui ne fait pas nombre avec les trois éléments précédemment cités : elle n'est pas coextensive à la vie de toute l'Eglise, elle nécessite des temps et des lieux particuliers. Source et sommet de la vie de l'Eglise, elle constitue le lieu où ces trois éléments se nouent, sont à la fois abreuvés et ouverts à leur avenir ultime. *La lettre aux catholiques de France* (1996) dans sa section intitulée « Préciser nos lignes d'action » mentionne simplement *leiturgia*, *diakonia* et *marturia*. Il ne faut pas les comprendre comme trois types d'activités de l'Eglise et des chrétiens : la seule activité qui puisse être clairement repérée dans la vie de l'Eglise, c'est la *leiturgia*, les autres aspects qui la définissent ne sont pas isolables, ils concernent la communauté chrétienne dans tous les aspects de son existence.

pas me donner en retour, mais parce qu'ils ne veulent pas). C'est peut-être le lieu le plus difficile, et pourtant il est important de ne pas l'esquiver car le conflit fait bien évidemment partie de la vie de tout groupe. Voici donc trois figures, le pauvre, l'enfant et l'ennemi, qui sont fortement présentes dans les évangiles, *trois figures privilégiées par le Christ*, et ce n'est pas un hasard. Je ne dis pas que la diaconie de l'Eglise se limite à une présence à ces trois figures, mais simplement que prendre au sérieux la diaconie de l'Eglise nous conduit à ces trois rendez vous.

Evidemment, tout cela touche aussi bien les relations intra-communautaires que celles que les chrétiens, les communautés entretiennent avec tous ceux qu'ils côtoient. A l'intérieur de la communauté : quelle place y fait-on aux plus pauvres, aux enfants, et comment y vit-on les conflits ? Mais cela concerne aussi la manière dont la communauté est présente dans la ville, le village, le quartier où elle est implantée. Comment elle s'y intéresse, comment elle en est amoureuse, de ce quartier, de cette ville ? Et cette passion elle pourra le manifester entre autres, par une attention toute particulière aux pauvres, aux enfants, et à ceux qui sont pris dans toutes sortes de violences. Elle aime son quartier, sa ville, malgré les déceptions, malgré les non réponses, malgré les rapports difficiles à établir, elle l'aime sans se décourager, parce que son amour est non-conditionnel, parce que c'est un amour qui est semblable à celui du Christ pour l'humanité. Et comme le Christ, il se pourrait qu'elle soit surprise, qu'elle découvre Dieu déjà à l'œuvre là où elle ne s'y attendait pas. C'est ce qui a permis à Jésus de s'émerveiller devant des étrangers qui avaient une foi peu commune, devant aussi les petits, les pauvres, et les mal jugés. De la même façon la communauté recevra beaucoup de ceux avec qui elle instaure des liens forts, y compris de ceux qui proviennent de tout autres horizons.

Voilà donc comment je parlerais de cette vocation diaconale des communautés chrétienne : *laisser passer l'amour de Dieu, manifesté par le Christ, rendu possible par l'Esprit, dans notre manière de vivre toutes les relations, dans la manière pour la communauté de s'organiser, de se structurer elle même, et aussi d'être présente à son environnement, de s'y inscrire.*

Il s'agit de quelque chose de très ambitieux pour l'Eglise : la diaconie la concerne tout entière, aussi bien dans son organisation interne que dans la manière d'être présente à son environnement. Et on touche au cœur du mystère, on est conduit au cœur de la foi, à cette invitation à entrer dans la vie divine, à entrer dans la danse trinitaire.

Dans cette perspective, quelle est la place des *Conseils Diocésains de la Solidarité* ? A lire les réponses à l'enquête, on peut voir se dessiner clairement un rôle de *veille* (attention aux réalités), *d'échange et de concertation* (entre les acteurs les plus engagés), et *d'interpellation de l'Eglise diocésaine*. Parfois vient s'y ajouter l'aide aux communautés chrétienne, ou au diocèse, pour prendre des initiatives (proposer des temps fort, des formations, aider à engager des actions, communiqués en cas d'urgence, etc.). Personnellement, je dirais : c'est un début ; mais penser les choses en terme de diaconie élargit encore les perspectives : la diaconie concerne toute l'Eglise, dans toutes ses dimensions et toutes ses communautés. C'est une dynamique qui la soulève de part en part, bref, elle est coextensive à la vie de l'Eglise, parce qu'elle en constitue un élément essentiel.

Je milite (vous l'avez compris, je pense) pour qu'on mette en place de *véritables diaconies diocésaines* qui ont la responsabilité d'aider le diocèse et chacune des communautés chrétiennes à prendre au sérieux leur vocation diaconale. Que les initiatives en terme de solidarité ne soient pas vues comme étant du ressort de spécialistes, mais de toute la communauté, parce qu'elle sait que là, elle a rendez-vous avec le Christ. Que cette vocation diaconale marque profondément la manière d'être des communautés, leur style. Evidemment, on peut trouver cela très ambitieux ; et effectivement ce l'est. Lancer de tels projets ne peut se faire en un ou deux ans ; il faut compter sans doute une décennie pour en voir les premiers fruits. Mais cela suppose, en tout cas, une vraie décision de la part d'une Eglise diocésaine. Je crois que c'est à cela que les communautés chrétiennes sont appelées, et que si une instance diocésaine les aide et les stimule en ce sens, elles pourront progresser.

2- Quelles formes donner à cette passion de la solidarité ?

Vous voyez, j'ai déjà abordé le deuxième volet de mon topo, qui concerne la mise en œuvre. Car selon la théologie qui sous-tend l'engagement solidaire, cela aboutira à une mise en œuvre différente. J'ai voulu insister pour montrer que l'engagement solidaire n'est pas un appendice à la vie chrétienne, mais qu'il a quelque chose à voir avec son centre vivant. Si l'on tient cette position, il me semble que cela implique des points d'attention dans la manière de vivre la solidarité dans l'Eglise. J'en énumère seulement quelques uns. Je le fais simplement pour engager le dialogue, car j'ai bien conscience que vous avez ici certainement énormément à partager. Je le signale donc pour que vous puissiez reprendre des choses, compléter, nuancer, rectifier, mentionner des difficultés auxquelles je n'aurais pas pensé, apporter d'autres éléments, etc.

- Il y a déjà beaucoup de chrétiens qui sont engagés avec les plus vulnérables ou bien dans le service de la cité ; soit à cause de leur profession (éducateurs, travailleurs sociaux, responsables au niveau municipal), soit du fait de choix personnels (personnes engagés au Secours Catholique, dans les Conférences St Vincent de Paul, travaillant avec ATD, ou bien aux restos du cœur, engagés dans le Service Evangélique des Malades, élus locaux, militants dans la vie associative de quartier, syndicaliste, militants politiques etc.). Ils pourraient se retrouver pour partager, se dire ce qu'ils découvrent et comment leur foi est touchée (au cours de temps forts ou d'autres manières). S'ils peuvent aller jusqu'à exprimer ce qui est de l'ordre de la joie dans ce qu'ils vivent, ce serait excellent (la joie est le signe que l'on a découvert ici quelque chose qui vient de Dieu ; l'on se rend compte, alors que l'engagement cesse d'être simplement un lieu où l'on se fatigue ou s'épuise, mais où l'on a rendez vous avec le Seigneur ; cette joie, il est très profitable de la reconnaître, de la dire, de la partager). Et ensuite, partager cela – avec aussi leurs questions, leurs espoirs, leurs étonnements, leurs inquiétudes, leurs hésitations – à la communauté chrétienne dans son ensemble. Cela pourrait aider la communauté chrétienne à mieux prendre conscience de son environnement, à en entendre un peu les appels, les souffrances, mais aussi les espoirs, et les dynamiques positives qui le traversent et qui sont source de joie.

- Le deuxième point d'attention, je viens en fait de le signaler : il s'agit d'aider les communautés chrétiennes à devenir plus sensibles aux souffrances et aux combats de ceux qui les entourent, particulièrement des plus vulnérables. Cela, afin de leur faire une place dans leur pensée, leur organisation, leurs projets, de comprendre ce qui s'y joue (donc un travail d'intelligence, d'analyse sociale) et pourquoi pas, peu à peu, cheminer avec ces personnes, les écouter, (elles ont tellement de choses à nous apprendre !). Il m'est difficile d'être plus concret. C'est chaque communauté, en effet, en fonction de son environnement, qui peut chercher comment avancer sur ce chemin. C'est peut-être le premier pas qui est le plus difficile : une fois que l'on a établi le contact avec des personnes démunies, il suffit de continuer et peu à peu les liens s'approfondissent ; au bout du compte, l'on s'aperçoit que nos histoires se sont tissées les unes aux autres. Il y a bien des exemples depuis des choses relativement simples (de type tables ouvertes à l'occasion de fêtes : tous sont invités à manger ensemble) jusqu'à des propositions plus élaborées (temps forts à l'échelle d'une ville ou d'un quartier) qui peuvent aller aussi jusqu'à la dimension internationale (par exemple avec des jumelages), en passant par une attention vive et constante à ce qui se passe dans la ville, de sorte que la vie ordinaire de la communauté en soit marquée. Tout cela, presque naturellement (c'est-à-dire, sans passage en force) doit peu à peu se couler dans la prière de la communauté, et se retrouver dans la liturgie (tant que ce domaine n'est pas touché, la solidarité restera marginale dans l'Eglise). Il suffit parfois de gestes modestes mais qui ont une portée très forte. Je pense par exemple à cette carte, qui fut distribuée, dans la cathédrale de Reims, pour Noël, lors de la messe de minuit, dans laquelle les détenus de la maison d'arrêt disaient aux chrétiens rassemblés leur union de prière et leur communion à la même espérance. D'un seul coup, le don de Dieu, dans cette messe de Noël, a retenti très concrètement pour les chrétiens ici rassemblés.

Troisième point d'attention : chercher les chemins pour le *partage de foi avec les plus vulnérables* (autrement dit, être remplis du désir de leur ouvrir notre trésor, celui de notre foi en Christ). Cf. cet exemple rapporté par un volontaire d'ATD ; une femme du Quart Monde lui a dit un jour : « l'Eglise, je lui suis très reconnaissante ; elle m'a donné plein de choses : de la nourriture, des vêtements, des meubles, et même de l'argent quand j'étais dans l'urgence ; mais il y a une chose qu'elle ne m'a jamais proposé et qui pourtant m'aurait beaucoup plu : ça aurait été d'être invitée à prier avec eux ; mais cela, jamais il ne me l'ont proposé ». Quand on a la chance de pouvoir vivre un partage de foi avec des personnes pauvres, on reçoit en retour beaucoup de l'Evangile. Et puis, quand nous nous retrouvons, avec des personnes très démunies ou vulnérables (on peut penser aussi aux handicapés) devant le Seigneur, dans la prière ou à l'écoute de la Parole de Dieu, nous sommes sur le même pied ; il n'y a plus alors, ni riche ni pauvre, ni savant ni non diplômé ; il n'y a que des fils et des filles de Dieu, qui peuvent se reconnaître frères et sœurs. C'est une joie immense que d'expérimenter cela. Et c'est très formateur pour apprendre l'égalité.

Quatrième point d'attention : aider dans les communautés au *discernement des charismes*, de façon à ce que ceux qui ont des dons spécifiques en vue d'un engagement solidaire puissent les mettre en œuvre ; tout le monde n'est sans doute pas appelé à vivre quelque chose avec la même intensité avec les plus pauvres, et puis certains ont des choses à apporter dans des engagements autrement médiatisés (qui peut les amener au souci des relations sociales à l'échelle d'un quartier, d'une ville, ou dans leur entreprise, et donc les entraîner du côté de la vie associative, du syndicalisme, ou même des responsabilités politiques ; d'autres peuvent très bien mettre à profit leurs capacités d'analyse pour chercher à lire ce qui se passe à l'échelle d'une ville, d'un département ; d'autres encore seront sensibles à la solidarité internationale, aux combats pour les droits de l'homme, etc. Certains pourront mettre en œuvre leurs talents spécifiques d'artistes, d'écrivains, de techniciens, lors de temps forts ou d'activités spécifiques). Une communauté chrétienne peut très bien se sentir aussi responsable d'aider ses membres à discerner de tels charismes, qui ne se traduiront pas nécessairement par un service de type pastoral. Je crois qu'il est extrêmement important pour l'Eglise de pouvoir envoyer ses membres ailleurs qu'à son propre service immédiat (c'est ce qui caractérise toute bonne mère : elle sait envoyer ses enfants hors du giron familial). On pourrait d'ailleurs envisager de symboliser cet envoi (par exemple dans une liturgie), qui aurait pour avantage que les chrétiens engagés se sentent davantage envoyés par le Christ (il ne s'agit pas pour eux d'une aventure personnelle) et que la communauté se sente partie prenante de ce que vivent ces chrétiens engagés.

Cinquième point d'attention : il se peut que dans la vie d'une paroisse, à cause de tel ou tel événement, ou bien à cause de tel ou tel membre de la communauté, à un moment donné perce le désir de lancer *une initiative*, localement, parce qu'on a perçu une situation inacceptable, ou bien un appel clair à agir dans telle ou telle direction. On peut très bien imaginer que la communauté, par le biais de ses responsables ou même plus largement, se saisisse de la question et se mette en état de recherche pour voir quoi faire. Cela peut déboucher sur l'accompagnement de tels ou tels membres pour fonder quelque chose (ou s'inscrire dans un cadre déjà existant), par exemple une association ; et dans ce cas, elle peut ou non garder un lien à la paroisse (là dessus je n'ai pas de doctrine préconçue, tout dépend des lieux, des situations et des gens). On pourrait très bien imaginer qu'une paroisse en tant que telle s'engage, par exemple dans la solidarité avec les gens du voyage, dans l'accompagnement scolaire d'enfants, dans un jumelage avec une paroisse d'un pays en voie de développement etc. On peut avoir comme horizon, que les communautés chrétiennes peu à peu, dans leur ville, leur quartier, deviennent des veilleurs, qu'elles prennent l'étoffe de partenaires exigeants vis-à-vis de la cité, sensibles à ce qui touche à la dignité des plus démunis, capables aussi de voir ce qui est beau et de prendre des initiatives. Elles peuvent aussi tout à fait faire le choix de ne pas lancer elles-mêmes des choses nouvelles, mais de rejoindre ce qui existe déjà. Là-dessus, je pense qu'il faut éviter toute position trop rigide : c'est selon les lieux et les situations ; un avis trop tranché pourrait empêcher que des choses intéressantes se passent.

Dans tout cela vous le voyez, je ne mets pas au premier plan le travail d'*analyse sociale*. Non pas parce que je le jugerais superflu ; je le crois au contraire indispensable : sans une intelligence des situations,

une réflexion menée avec également d'autres acteurs, la diaconie de l'Eglise se condamne à la naïveté et à l'isolement. Il s'agit d'un des éléments pour la promotion d'engagements solidaires. Mais pour moi, ce qui est essentiel, ce sont les liens tissés (au niveau à la fois interpersonnel, collectif et institutionnel). Même avec une analyse sociale très fine de la réalité locale, si personne n'est vraiment engagé sur le terrain, on ne peut pas faire grand chose. Disons, on peut faire des déclarations lorsque des choses vraiment inacceptables se sont passées. Mais une déclaration ne produit en général pas grand chose. En revanche, s'il y a des chrétiens engagés, au contact avec les personnes concernées, cela parle autrement. C'est vraiment cela qui est crucial pour l'Eglise. Cela, simplement pour dire que pour moi, la mission première d'un conseil diocésain de la solidarité est d'aider les communautés locales, à prendre au sérieux la solidarité (ou, plus précisément, *leur vocation diaconale*). Tout cela doit se penser et se réfléchir à l'échelle du diocèse évidemment. Il est sans doute important d'engager des choses à cette échelle, et de ne pas se limiter au micro. Surtout que du côté des pouvoirs publics, c'est à l'échelle du département que la politique de la solidarité est pensée et mise en œuvre ; il est donc logique que de la part du diocèse, il y ait des interlocuteurs qui pensent et travaillent à la même échelle ; mais encore une fois, plus les communautés chrétiennes en feront leur affaire, plus cela aura de poids.

Père Etienne GRIEU sj